

# Le silence : un outil pédagogique

Maria-Alice Médioni  
Secteur Langues du GFEN  
(Groupe français d'éducation nouvelle)

Article publié dans la revue *Educateur* (Genève) du SER  
Dossier : Le pouvoir des silences, n° 5.2013 (pp. 2-4)

Quête éperdue, obstacle redoutable, langage autre ou paradoxe, le silence fait partie des préoccupations constantes de l'enseignant. Il est en effet objet d'une quête éperdue correspondant à une vision fantasmée de l'école où les bavardages n'existeraient pas, la concentration serait au maximum, l'écoute toujours totale et "respectueuse". Il représente par ailleurs l'obstacle auquel peut se heurter la pratique professionnelle, ou un langage autre, à interpréter, soulevant questions et inquiétudes. Il est aussi un paradoxe puissant de la situation d'apprentissage.

## Le silence du paradis perdu

Quel est l'enseignant qui n'a pas eu la nostalgie, un jour ou l'autre, de ces moments où les élèves travaillent en silence, appliqués à leur table — au sens strict du terme : plaqués contre la table — tels que nous les montrent un certain nombre de films <sup>1</sup> ou de photos du calendrier des Postes ? Ces images voudraient témoigner d'une époque bénie où les élèves sagement alignés écoutaient sans broncher la parole du maître, recopiaient la leçon de morale au tableau et faisaient leurs lignes, en tirant la langue... mais taisent pudiquement le système élaboré des récompenses et des punitions qui produisait ces effets si prisés <sup>2</sup>, ou ignorent, volontairement ou pas, ce qui pouvait se passer réellement, bien souvent, dans les "chères têtes blondes" <sup>3</sup>.

Ce travail en silence correspond à une conception de l'école où le métier d'élève consiste surtout à écouter et à restituer à l'identique la leçon, à faire la dictée du jour et les exercices d'application requis par le maître. La nostalgie de ce paradis perdu se manifeste de façon récurrente, à travers conseils, recettes et autres "systèmes" que l'on voit revenir régulièrement sous couvert d'introduire dans la classe le calme et la paix nécessaires à l'apprentissage <sup>4</sup>.

Si le silence est à certains moments une des conditions du travail efficace, pour autant le bruit n'est pas obligatoirement la manifestation de la distraction ou du refus de travailler. Lors des formations que j'anime, j'invite très souvent les enseignants à se promener dans les couloirs de leur établissement pour écouter le bruit provenant des différentes salles en faisant le pari qu'ils sauront distinguer "au bruit" les classes où l'on travaille et celles où l'on s'agite, voire l'on chahute : la qualité du bruit est nettement différente et le silence ou le bruit sont tout aussi éloquentes.

---

<sup>1</sup> *Etre et avoir* de Nicolas Philibert (2002), qui propose des scènes "merveilleuses" de ce type, en est un des exemples les plus récents.

<sup>2</sup> [http://ecoleautrefois.chez-alice.fr/les\\_recompenses\\_111.htm](http://ecoleautrefois.chez-alice.fr/les_recompenses_111.htm). Voir "Récompenses" et "Punitions".

<sup>3</sup> "Nos yeux suivaient alors la mouche sur la vitre / Dans sa danse infernale pour la liberté." Claudie Becques (17/04/09), <http://www.mytexte.com/texte.php?id=7287>

<sup>4</sup> Voir à ce propos Christian Puren, Maria-Alice Médioni, Eddy Sebahi, "Le système des îlots bonifiés", de fausses bonnes solutions à de vrais problèmes", <http://gfen.langues.free.fr/articles/articles.html>, <http://www.christianpuren.com/mes-travaux-liste-et-liens/2013d/>, [http://www.meirieu.com/COMPTE-RENDUS\\_OUVRAGES/compte\\_rendus\\_ouvrages.htm](http://www.meirieu.com/COMPTE-RENDUS_OUVRAGES/compte_rendus_ouvrages.htm).

## **Le silence polysémique de la classe**

A l'opposé de cette représentation idéalisée d'un silence mythifié, le silence est un obstacle redoutable pour l'enseignant en classe, dans certaines circonstances. C'est particulièrement manifeste dans la pratique du cours dialogué où les fausses questions de l'enseignant — fausses parce qu'il en connaît la réponse — finissent par se heurter, dans le meilleur des cas, au bon sens des élèves qui renoncent à un jeu qui n'en vaut pas la chandelle sur le plan du savoir ; le plus souvent, à l'apathie et à l'ennui face à la répétition d'un rituel assommant. C'est ce qui pourrait s'apparenter à ce qu'on appelle le silence radio : arrêt de transmission pour raison de sécurité... ici mentale.

Un autre obstacle de taille est la loi du silence. Celle à laquelle l'enseignant peut se heurter en cas de conflit extérieur au cours, envahissant l'espace de la classe et qui risque de bloquer toute l'activité des élèves. Dénouer ce type de conflit pour ramener au travail cognitif n'est pas une entreprise facile. Il y faut une expérience de médiation solide qui évite la stigmatisation et autorise la reprise de l'activité sans dommage pour quiconque.

Mais l'obstacle le plus violent me semble être le silence assourdissant de l'incompréhension de l'élève qui se tait, se fait silence pour disparaître corps et biens — intellectuels — aux yeux de tous. Il y parvient trop souvent si les modalités de travail mises en place facilitent la mise en retrait ou n'autorisent pas suffisamment l'expression de l'incompréhension et du doute ou, à l'opposé, si elles l'exposent par une sorte de harcèlement pavé de bonnes intentions qui est, en réalité, une mise en danger de la personne.

On voit bien, à travers ces trois circonstances où il se manifeste, que le silence est avant tout un langage que sans doute la formation n'a pas su aborder et travailler suffisamment pour outiller convenablement les enseignants.

## **Le silence à observer**

Voilà bien une expression communément attachée à l'univers de l'école : les élèves doivent observer le silence. Je propose ici de retourner cette expression vers l'enseignant pour la proposer comme une des composantes de son activité : il lui faut observer le silence pour pouvoir agir. Et ceci dans les deux acceptions de l'expression : il doit étudier le silence ; il doit garder le silence.

Le silence est un objet d'observation pour l'enseignant puisque le silence est un langage à interpréter constamment :

- s'agit-il du silence opposé à une proposition de travail qui ne présente pas de sens pour les élèves ?
- est-ce le silence qui fait loi lorsqu'il s'agit d'occulter un fait répréhensible — racket, bagarre, humiliation, etc. — nuisant à la disponibilité des esprits pour le travail intellectuel ?<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Je me souviens d'une montre subtilisée qui, dans une classe de 6<sup>ème</sup>, avait fait obstacle au travail durant de longues minutes. C'est le silence pesant au sein d'un groupe, et l'arrêt de toute activité, qui m'avaient obligée à être attentive à d'autres indicateurs — les yeux rougis de la victime, les sourires en coin des autres membres du groupe, les regards échangés ou dirigés vers un poignet dénudé. J'avais pu, à l'issue de cette observation, intervenir en invitant discrètement et néanmoins fermement les élèves concernés à résoudre pendant le temps de la récréation le problème qui les empêchait de s'investir dans le cours, et à proposer au retour de la pause, un brassage des groupes qui permettait la reprise du travail par la mise à distance de l'incident — un regard appuyé

- est-il question du silence de celui qui n'ose pas dire qu'il n'a pas compris et qui met ainsi en déroute toute possibilité d'intervention ?
- est-ce le silence qui commence à s'installer ou la modification du bruit accompagnant les échanges en groupes qui renseignent sur la nécessité de passer rapidement à une autre phase du travail ? Ou la rupture commençante de la phase de réflexion individuelle, silencieuse, qui indique que la confrontation des points de vue devient indispensable ?
- s'agit-il du silence de l'élève suçant son crayon, les yeux levés vers le plafond qui pourrait faire croire à une manifestation d'ennui, de désintérêt, de "rêvasserie", ou de vide... alors même qu'il est peut-être plein du langage intériorisé<sup>6</sup> qu'on ne peut observer ?
- est-ce la pause dans l'exécution du morceau — tel le silence en musique — une respiration, un élément structurel qui permet de se relancer, de rebondir ?

Cette observation indispensable de la part de l'enseignant ne peut se réaliser sans que lui-même ne soit amené à son tour à observer le silence — dans le sens de se taire. Car comment pourrait-il procéder à cette analyse de ce qui se passe du point de vue de l'activité des élèves, s'il est dans l'intervention verbale constante ? Il lui faut organiser au mieux le travail en classe, sans empiéter sur l'activité intellectuelle tout en étant attentif à interpréter ce qui s'offre à ses yeux et à ses oreilles et apprendre d'autres modes d'intervention que la parole omniprésente du maître dans la classe. Une sollicitation du regard, une invitation par le biais d'une gestuelle légère à prendre part au banquet du savoir pour l'élève qui hésite à intervenir, devient alors possible.

C'est là l'un des paradoxes essentiels du maître<sup>7</sup> : se taire, se rendre "inutile" pour ne pas interférer ni court-circuiter le travail intellectuel des élèves. Combien de fois le silence nécessaire à la concentration se trouve constamment brisé par l'enchaînement de consignes adressées à tous et à personne par l'enseignant, au moment où ce dont les élèves ont le plus besoin c'est d'un moment pour se représenter la tâche à réaliser et commencer à se demander comment ils vont s'y prendre, avant de confronter ce premier débroussaillage avec leurs pairs dans le groupe. Si l'enseignant n'observe pas ce silence — dans les deux sens du terme proposés plus haut — en répétant la consigne, dans l'illusion que c'est par le biais de cette répétition qu'ils vont mieux la comprendre, ou en répondant pour tous à l'inquiétude d'un élève en particulier, non seulement il gênera cette phase si importante du travail, mais signifiera par son attitude le peu de cas qu'il fait de ce moment de réflexion qu'il aura certainement souhaité par ailleurs et signifié dans sa consigne.

Mais cette observation du silence, pour qu'elle soit opérante, suppose que l'enseignant sache quand doivent se placer ses interventions car il n'est pas question de laisser les élèves dans l'absence de réponse irrévocable développée souvent par la doxa d'un constructivisme mal digéré. Le questionnement des élèves ne doit pas se heurter à un mur de silence mais à une posture de la part de l'enseignant sollicitant la recherche, le recours aux différentes ressources mises à disposition, la confrontation, la vérification par un retour au document original, etc.

---

de la victime au retour de la récréation vers son poignet orné cette fois-ci d'une montre m'ayant éclairée à la fois sur l'objet et l'issue du conflit. Passer sous silence ce conflit aurait été nuisible aux élèves et au travail à réaliser.

<sup>6</sup> Au sens où Vygotski parle du langage intérieur ou intériorisé, sorte de monologue que le sujet entretient avec lui-même et lui permet de réguler son activité cognitive : un langage pour soi, "*non pas un langage moins le son mais (...) une fonction verbale tout à fait spéciale par sa structure et son mode de fonctionnement (...)*", in Vygotski, *Pensée et langage*, Messidor, Editions sociales, Paris, 1985, p. 355.

<sup>7</sup> Odette Bassis, "Les paradoxes de la démarche d'auto socio-construction du savoir" (à partir du tableau présenté dans l'article in GFEN, *Dialogue* n° 62, Décembre 1987, premier écrit sur les "paradoxes de la démarche").

D'or ou de plomb, lourd ou éloquent, le silence est un outil et un indicateur que l'enseignant doit pouvoir utiliser dans sa pratique professionnelle, à condition d'avoir été informé de ses multiples facettes et formé à son traitement. C'est certainement à mettre au programme d'une formation des enseignants qui aurait pour projet un véritable outillage à un métier toujours plus complexe.

### **Et en classe de langue étrangère ?**

Dans une conception de l'oral où la notion de participation est remplacée par celle de prise de parole et d'interaction dans un but de communication et dans un projet collectif, le silence est un ingrédient important de la situation d'apprentissage.

*"C'est paradoxalement, l'outil premier de la participation. Pour donner à tous l'opportunité de s'y engager, il faut parfois prendre le parti de la différer pour tout le groupe. Le silence crée une pause propice à la réflexion. Le discours interne à chaque individu se développe. L'élève peut "digérer" ce qui vient de se passer. Ce temps, chacun peut le mettre à profit pour écrire ses réflexions (en vue de préparer sa prise de parole), pour lire ses notes (s'expliquer ce qu'un d'autre a voulu dire), pour s'éclaircir, pour évaluer le travail effectué (qu'est-ce que j'ai appris et comment ?). Parce que la pensée réflexive n'emprunte pas pour tous les mêmes routes, ne nécessite pas le même temps, cette pause silencieuse, cet "arrêt" de l'activité commune permet à chacun de parcourir son chemin personnel. Le silence ne va pas être brandi comme une menace/sanction par l'enseignant. Si le silence est imposé ce n'est pas pour asseoir l'autorité du professeur, non pas gratuitement, mais pour obliger à l'activité intellectuelle individuelle." <sup>8</sup>*

---

<sup>8</sup> Maria-Alice Médioni, "Des "outils" pour la classe et la formation" in GFEN, *Repères pour une Education Nouvelle. Former et (se) former*, Chronique sociale, Lyon, 2001, pp. 137-146. Voir aussi Marie-Pierre Pomares, "Le silence", in GFEN, *Réussir en langues. Un savoir à construire*, Chronique sociale, Lyon, 1999 (3ème édition : 2010), pp. 19-21 ; Maria-Alice Médioni, "Pour apprendre une langue, il faut la parler" in *Le Journal de l'Alpha*, Bruxelles, n° 172, février 2010, pp. 11 à 18. Disponible ici : [http://gfen.langues.free.fr/articles/article\\_ALPHA.pdf](http://gfen.langues.free.fr/articles/article_ALPHA.pdf)